

Pacifique : la fin d'un monde

LAURENT JOFFRIN 4 MAI 2015 À 20:27



Des kamikazes japonais avant de partir pour une mission suicide. (Photo AFP)

8 MAI 1945 (2/4) La terrifiante technique des avions-suicides japonais et l'utilisation de la bombe atomique par les Américains, qui marque la fin de la Seconde Guerre mondiale, ont bouleversé le cours de l'histoire.

Il a noué l'écharpe blanche autour de son cou, elle flotte comme un panache dans le vent de l'hélice. Cette fois, pas de retour possible. Il sait qu'il va mourir. Sur son front, il porte le bandeau orné d'un soleil aux rayons rouges. Conformément aux ordres, il regarde la caméra et sourit avec un air de détermination. Le moteur tourne, assourdissant. Il ajuste son casque. Devant lui, sur la droite de la piste, des jeunes filles alignées agitent des branches de cerisier. L'arbre symbolise le Japon éternel. Ses fleurs au parfum subtil meurent sur leur branche au milieu du printemps, comme cette jeunesse du mois d'avril qui part pour son dernier vol.

L'avion décolle. Il a mal contrôlé le roulage, la carlingue a tangué : une semaine d'apprentissage, c'est court pour piloter. Mais il lui suffit de savoir décoller et diriger l'avion en l'air. Pas besoin d'atterrissage... Malgré les cahots, il a réussi à tirer le manche au bon moment et l'appareil s'est élancé vers le ciel, laissant derrière lui sa jeune vie qui s'achève. Il a viré cinq minutes plus tard, cap au sud-ouest vers la flotte américaine. Maintenant, il vole au milieu de son escorte de chasseurs, au-dessus d'une mer moutonneuse, secoué par les rafales, bientôt saisi d'un mal de l'air qui lui soulève l'estomac.

Cramponné au manche, il songe à sa courte vie. Il était à l'université quand un décret du gouvernement a appelé sous les drapeaux les étudiants de son âge, jusque-là épargnés par la conscription. L'incorporation a été rude. Les officiers étaient brutaux, l'entraînement féroce, les punitions fréquentes. Quand ils avaient mal fait, on les alignait pour les frapper, souvent au visage. L'un d'eux est tombé dans le coma, il ne s'est jamais réveillé. Entre les épreuves physiques, il a dû ressasser les exploits des héros mythiques morts pour la patrie, apprendre par cœur et dans l'ordre le nom des 123 empereurs du Japon.

DES KAMIKAZES LIBRES DE DIRE NON, EN PRINCIPE

Il a supporté tout cela, sceptique, ironique, mais pris par cette atmosphère de patriotisme. Sa passion, c'était la littérature, Goethe, Balzac, Dante. Il serait soldat : la guerre commande. Un jour, les officiers les ont réunis. Il fallait des volontaires pour les unités d'attaque spéciales, qu'on appellerait plus tard les «kamikazes» (*lire Libération du 20 décembre*), du nom de ce vent légendaire qui avait dispersé la flotte mongole en passe de conquérir l'archipel. En principe, ils étaient libres de dire non. Sur la cinquantaine de recrues, six ont refusé de se porter volontaires. Les officiers les ont insultés, le lendemain, ils étaient en tête de liste pour piloter les avions-suicides. Lui a accepté tout de suite, incapable d'affronter le déshonneur d'un refus. Il était atterré de voir son armée réduite à ces expédients, inhumains et désespérés. Mais il était patriote : impossible de se défilier. Question d'honneur... Une semaine d'entraînement, puis l'attente avant qu'arrive l'ordre fatidique. Le verdict était tombé la veille. Le chef du groupement les a réunis pour le dernier verre de saké, autour d'une table recouverte d'une nappe blanche dressée sur l'herbe au milieu de l'aérodrome. Discours, toast à l'empereur...

Soudain, dans une trouée de nuages, les navires américains apparaissent. A 6 000 mètres d'altitude, ils sont comme des jouets dans une baignoire. Une dernière pensée pour la famille, le monde, la vie. Il a laissé deux lettres (1). L'une est officielle, farcie de rhétorique patriotique, conforme aux modèles que l'armée propose aux pilotes. «*Je suis extrêmement honoré d'avoir été élu pour les unités d'attaque spéciales, le fleuron des forces du Grand Japon...*» En codicille, il a demandé que ses livres soient légués à sa famille. Là, dans un volume sur le philosophe italien Benedetto Croce, on trouvera la vraie lettre, qui a échappé à la censure : «*Quel que puisse être son succès momentané, une nation autoritaire et totalitaire sera toujours finalement vaincue [...]. L'Allemagne nazie et l'Italie fasciste ont déjà été vaincues [...]. La grandeur de la liberté est éternelle.*» Comme d'autres kamikazes, Ryoji Uehara ne croit pas un mot de la propagande. Il sait que son pays a perdu la guerre. La tactique des attaques-suicides lui paraît absurde et pathétique. Mais le Japon est emporté par la flambée de fanatisme que les nationalistes au pouvoir ont déclenchée pour tenter de contenir l'offensive américaine et négocier une sortie honorable. Uehara n'a pas pu résister. Maintenant, c'est la fin. Il a repéré le porte-avions. Il vire et pousse le manche. L'avion se met en piqué, la mer se rapproche comme un mur sur lequel on fonce, la carlingue vibre, les 250 kilos de la bombe qu'il transporte accélèrent la descente. Uehara serre le manche. Le pont du porte-avions est tout proche. Il voit les

marins qui courent, les canons antiaériens qui crachent le feu, les visages des officiers tournés vers lui. Mais il a mal ajusté son angle d'attaque. L'avion manque le navire et explose en mer.

LES PILOTES CONFIRMÉS ÉPARGNÉS

En mai 1945, le Japon est dos au mur. Crucifiés à Pearl Harbor, ce «jour d'infamie», les Etats-Unis ont bâti une armée, reconstruit leur marine et mis au service du conflit leur gigantesque industrie. A Midway, en juin 1942, six mois après Pearl Harbor, ils ont infligé une défaite cuisante à la flotte japonaise. Depuis, ils reconquièrent un à un les archipels qui mènent jusqu'aux îles du Japon. Ils ont exigé une reddition sans condition. Pour finir la guerre, il faut aller jusqu'à Tokyo. En avril, ils ont débarqué à Okinawa, le premier territoire japonais qu'ils envahissent. De là, ils pourront bombarder facilement les grandes îles et détruire l'industrie ennemie.

Mais malgré la défaite allemande, le Japon ne cède rien. Au contraire, plus les Américains avancent, plus les combats sont meurtriers, barbares. A Tarawa, les marines ont affronté 4 700 soldats nippons. En tout et pour tout, ils ont fait... 16 prisonniers. A Saipan, les soldats sont morts sans jamais se rendre, déchiquetés par les balles ou brûlés par les lance-flammes. A la fin, la population évacuée au bout de l'île s'est jetée en masse des falaises pour ne pas subir l'occupation américaine. Certaines mères se sont lancées dans le vide avec leur bébé dans les bras. Maintenant voici qu'ils appliquent cette tactique inédite dans l'histoire de la guerre : l'arme suicide, l'assaut désespéré de jeunes pilotes qui jettent leur appareil sur les navires ennemis. Les soldats américains sont épouvantés. Les officiers mesurent les pertes. Au total, quelque 2 700 kamikazes vont couler 60 navires et en endommager 407. En fait, ils manquent d'avions, d'essence pour voler, de temps pour s'entraîner. Ce sont des jeunes endoctrinés, apparemment volontaires, en fait contraints de se sacrifier, sauf à affronter le déshonneur public. Comme on choisit des novices pour épargner les pilotes confirmés, ils manquent souvent leur cible. Le taux de réussite est évalué à 20%. Militairement, malgré l'efficacité de la tactique, les kamikazes joueront un rôle marginal. Mais pour des raisons psychologiques, leur intervention contribue à changer le cours de l'histoire. Devant ce fanatisme glaçant qui sacrifie l'élite de la jeunesse nippone, le commandement américain se persuade que son armée ne pourra pas envahir le Japon sans subir des pertes effroyables. Depuis un mois, à Okinawa, elle se bat pied à pied contre des soldats qui ne se rendent jamais, qui se jettent sur les mitrailleuses en criant «*Banzai*», qui s'enterrent, laissent passer les marines et les abattent dans le dos, qui lèvent les mains en signe de reddition puis se font sauter avec une grenade pour tuer en même temps un Américain.

Lisant les rapports qui arrivent sur son bureau à la Maison Blanche, Truman, qui a succédé à Roosevelt mort en février, se dit qu'il se retrouvera bientôt devant un choix historique. Accepter une année supplémentaire de combats meurtriers pour obtenir la reddition japonaise : c'est le temps qu'il faudra pour arriver à Tokyo, selon l'état-major. Ou bien recourir à l'arme diabolique qui prend corps dans le désert du Nouveau-Mexique.

L'ARME ABSOLUE DES DÉMOCRATIES

En 1939, une poignée de physiciens parrainés par Albert Einstein ont écrit une lettre à Franklin Roosevelt : les dernières découvertes, disent-ils, montrent que la fission de l'atome permettra à brève échéance de construire une bombe à la puissance gigantesque. Les Allemands le savent : il faut les prendre de vitesse. Roosevelt ne balance pas. En quelques mois, le projet Manhattan réunit dans des sites secrets des milliers de savants, de techniciens, d'ouvriers spécialisés - jusqu'à 130 000 en 1945, qui travaillent quinze heures par jour pour mettre au point l'arme absolue qui donnera la victoire aux

démocraties. Ils sont dirigés par un couple étrange : le général Leslie Groves, un entraîneur d'hommes brutal et paternaliste, et Robert Oppenheimer, un physicien cultivé et sensible.

En mai 1945, ils sont proches du but. Le 7 du mois, un premier essai a eu lieu à Los Alamos (Nouveau-Mexique), avec succès. Deux autres bombes sont en préparation, Little Boy et Fat Man. Mais, le 8 mai, tout est remis en question. La majorité des savants sont juifs, exilés aux Etats-Unis pour fuir le nazisme, progressistes en politique, humanistes avant tout. Ils sont terrifiés par la puissance de l'arme qu'ils construisent. Ils ont compris qu'elle pourra un jour anéantir la planète. Si les nazis les coiffent sur le poteau, la guerre est perdue. Alors ils travaillent dans la fièvre, sans états d'âme. Jusqu'au 8 mai. La chute du nazisme change tout. Quoi qu'il arrive désormais, les démocraties ont gagné. Pourquoi faire naître cette bombe diabolique qui menacera l'humanité entière ? Ils sont quelques-uns à faire part de leurs doutes. Groves et l'état-major passent outre. Pour eux, la vie d'un «boy» vaut plus que 100 000 morts japonais. La bombe atomique mettra le Japon à genoux, quel que soit le fanatisme de ses soldats, quand bien même il y aurait en face d'eux 100 000 kamikazes. Elle confèrera de surcroît une hégémonie sans partage aux Etats-Unis dans le monde d'après-guerre. Face à cette perspective, les états d'âme d'intellectuels aux nerfs fragiles ne pèsent rien. Sous la férule de Groves, le programme continue. En août, Little Boy et Fat Man anéantissent Hiroshima et Nagasaki. Un peu plus tard, l'empereur parle pour la première fois de sa vie à la radio et annonce la reddition. Ainsi, les kamikazes ont renforcé la volonté américaine d'user de l'arme nucléaire. Et elle a permis à l'empereur d'arrêter le conflit. Bombardement terrifiant, reddition, démocratie au Japon, hégémonie américaine, naissance de l'ère nucléaire... Sans le vouloir, les étudiants mis aux commandes d'avions brinquebalants, avec leur écharpe romantique et leur patriotisme de commande, ont contribué à façonner le monde d'après-guerre.

(1) Cette lettre, avec d'autres, ainsi que plusieurs éléments de cet article, se trouvent dans l'excellent ouvrage de Constance Sereni et Pierre-François Souyri, «Kamikazes» (Flammarion), qui retrace l'histoire des kamikazes avec talent et précision. Dans l'article, l'itinéraire du pilote Ryoji Uehara regroupe celui de plusieurs kamikazes.

Mercredi : le massacre de Sétif, prélude à la guerre d'Algérie.

Laurent JOFFRIN

0 COMMENTAIRES

[Plus récents](#) | [Plus anciens](#) | [Top commentaires](#)